Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 23 (1920-1921)

Artikel: Théodore Flournoy et son oeuvre
Autor: Bridel, P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749697

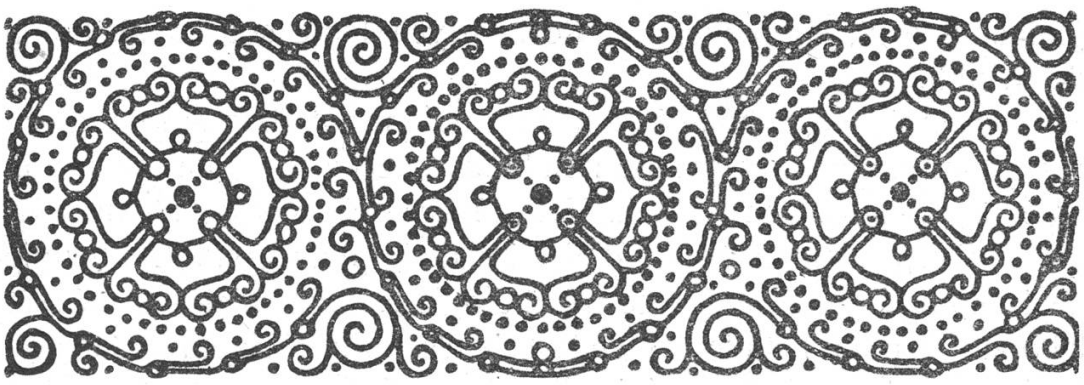
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



THÉODORE FLOURNOY ET SON OEUVRE

Théodore Flournoy, que nous avons perdu, le 5 novembre dernier, était tout à la fois l'une des plus belles intelligences et l'un des plus nobles cœurs qui honorassent notre pays; avec lui ce n'est pas seulement une lumière qui s'est éteinte, c'est aussi un foyer de bienfaisante chaleur.

Né à Genève en 1854, après avoir pris ses grades de bachelier ès-lettres et ès-sciences mathématiques, il était entré en théologie; il n'y demeura qu'un semestre, non pas qu'il en fût venu à abandonner ses convictions chrétiennes, mais cette sorte d'études ne répondait pas à l'idéal qu'il s'était fait de ce que doit être une science et peut-être, d'autre part, froissait-elle sa conception de la foi religieuse: on verra plus loin comment il entendait ces choses. Ajoutons que c'est toujours d'une façon quelque peu dédaigneuse qu'on le voit user du mot „théologie", quand il vient accidentellement sous sa plume: ce qui ne l'empêche point, du reste, de parler en termes élogieux de la personne et des travaux des quelques théologiens qu'il a eu l'occasion de bien connaître, Gaston Frommel, Ernest Martin.

Regagnant bien vite le temps qu'il avait perdu par un faux départ, en trois mois Flournoy fait son baccalauréat ès-sciences physiques et naturelles, puis commence sa médecine à Genève, pour passer ensuite à Fribourg en Brisgau et finalement à Strasbourg, où il obtient son doctorat en 1878 par la soutenance d'une thèse intitulée *Contribution à l'étude de l'embolie graisseuse.* Ainsi armé, il se rend à Leipzig pour s'y plonger dans l'étude de la

philosophie et, en particulier, de la psychologie sous la direction de Wundt.

Après avoir complété son instruction par divers séjours en France et en Italie et par de nombreuses lectures, Flournoy ouvrit, comme privat-docent dans la Faculté des sciences de l'Université de Genève, plusieurs cours, d'histoire de la philosophie, de théorie de la connaissance, enfin de psychologie expérimentale, et créa un laboratoire pour l'étude de cette science. En 1891 enfin Genève institua, tout exprès pour lui, une chaire de professeur de psychologie physiologique: titre que Flournoy a échangé plus tard contre celui de professeur de philosophie et histoire des sciences.

Outre ses cours, admirables de clarté et de verve, riches en enseignements aussi solides qu'originaux, Flournoy s'est donné au public, et spécialement à la jeunesse, dans un grand nombre de conférences: prenant maintes fois une part active aux réunions dites „de Sainte-Croix", et même, à l'occasion, collaborant aux séries apologétiques organisées par M. Ch. Byse à Lausanne.

Si l'on ajoute à cela ses écrits — dont il sera bientôt question, — on n'a point encore énuméré toutes les raisons de l'influence profonde exercée par Flournoy sur tant de personnes qui lui en gardent un reconnaissant souvenir; car il reste à dire à quel point ce laborieux chercheur fut généreux de son temps, de sa sympathie cordiale, de ses sages conseils, de son appui moral, envers tant de gens qui recouraient à son aide. Combien d'étudiants et combien de personnes plus âgées ont frappé à sa porte, dans des jours de désarroi, de détresse, qu'il a bienveillamment accueillis et qui lui ont dû, à lui si sensible, si enclin à douter de lui-même, quelque délivrance intérieure et quelque courage. La tentation doit être forte pour un psychologue de ne considérer les gens dont il s'occupe qu'en tant qu'objets d'observation: s'absorbant si bien dans cet examen qu'il en vienne à oublier le caractère sacré inhérent à toute personne humaine et les devoirs de haute fraternité qui ne cessent de nous incomber à l'égard de nos semblables. De là l'impression pénible qu'on éprouve parfois en lisant certains articles des revues spéciales; — on l'éprouve aussi, d'ailleurs, cette impression, au contact de certaines pages de psychologie „littéraire". Rien de semblable dans tout ce qu'a écrit Flournoy; je ne sais s'il s'est rencontré jamais chez le même homme, sur ce terrain particulière-

ment délicat, un esprit scientifique aussi prononcé, une faculté d'observation aussi pénétrante, associés à une si parfaite délicatesse morale, à un tel „amour des âmes". Avoir promptement tourné le dos à la théologie, n'avait pas empêché Flournoy de garder quelque chose de la première vocation qu'il avait éprouvée: de fait, cet analyste a souvent agi en pasteur.

* * *

De bonne heure Flournoy avait exposé le point de vue auquel il voulait se placer, la méthode qu'il comptait pratiquer. Partisan résolu de la constitution de la psychologie en science expérimentale, il en proclamait l'indépendance à l'égard de la métaphysique, — spécifiant bien (dès son premier livre: *Métaphysique et psychologie,* 1890), qu'il entendait parler ainsi de toute métaphysique. Cette précision n'était pas inutile: tant le préjugé régnait alors que, seules, les diverses formes du spiritualisme méritent le qualificatif péjoratif de „métaphysiques", tandis que la philosophie matérialiste est „scientifique", comme résultant de tout ce que connaît la science. Flournoy n'a cessé de protester contre ce genre de „contrebande". Certes, il ne contestait à personne le droit de s'attacher à telle conception du monde et de la vie qui pourrait lui convenir, fût-ce le mécanisme pur; mais il demandait que chacun comprît bien et avouât franchement que des vues de ce genre, quelles qu'elles soient du reste, sont toujours affaire individuelle, ressortissant à un ensemble de raisons parmi lesquelles les mobiles émotifs jouent un grand rôle, et appartenant dès lors à un domaine jusqu'où ne s'étend point la démonstration scientifique.

En parlant et agissant ainsi, — ce qui lui permettait, comme nous allons le voir, de professer ouvertement ses convictions personnelles en matières transcendentales, — Flournoy s'est montré plus fidèle au principe de l'indépendance de la psychologie que n'a su l'être Th. Ribot, luttant alors en France en faveur de la même cause. En effet, tout en émettant la prétention, qu'à le lire, on ne doit pas pouvoir discerner s'il admet ou non l'existence d'une âme, d'un libre arbitre, etc., le psychologue français mêle bel et bien, à ses exposés psychologiques, un ensemble de thèses d'ordre philosophique, inspirées par la persuasion que la vie psychique est „le résultat" de la vie organique.

Quant à lui, Flournoy déclarait s'en tenir, en matière de croyance, à l'Evangile chrétien, pris dans toute sa simplicité spirituelle et morale. Ses déclarations à cet égard sont nombreuses; il leur a donné une expression particulièrement remarquable dans son opuscule sur *Le génie religieux* (1904), où, faisant la psychologie de Jésus — dont il met en relief l'héroïsme, l'intelligence des gens et des choses, enfin la générosité, — il déclare trouver dans cette incomparable personnalité la „Fontaine de jouvence" à laquelle, d'âge en âge, l'humanité doit aller se rajeunir. On remarquera que ce que Flournoy se permet ainsi en dehors du champ de la science positive, ce n'est point une métaphysique, — des métaphysiques il a dit tout autant de mal que de la théologie: chacune d'entre elles, écrivait-il, prétend posséder une clé pour ouvrir la porte secrète qui donne sur l'absolu, mais en définitive aucune d'elles ne jette „le moindre jour sur le mystère qu'il s'agirait d'éclaircir"; — non! ce que Flournoy réclame comme son droit, c'est de nourrir, à côté de ses connaissances scientifiques et dans une complète indépendance envers elles, une foi religieuse.

A coup sûr ce dualisme radical est possible à tenir, et il présente certains avantages pratiques; chacun connaît le mot de Faraday: „Lorsque je vais prier dans mon oratoire, je ferme mon laboratoire, et quand je vais expérimenter dans mon laboratoire, je tourne la clé de mon oratoire." Sans en avoir une aussi nette conscience que le grand physicien anglais ou que le psychologue de Genève, une multitude de gens, peut-être la majorité des humains, font comme eux. Mais tout le monde ne parvient pas à se satisfaire de cette vie en partie-double: il en est qui éprouvent le besoin de jeter un pont d'une rive à l'autre. S'ils ont assez de vigueur intellectuelle pour le faire, ils imaginent des systèmes; s'ils sont moins robustes, il leur faut se contenter de marcher à la suite de quelque maître en métaphysique ou en théologie, dont les productions leur conviennent à peu près, sans les pouvoir entièrement satisfaire. „Eh! mes pauvres amis, — leur aurait dit Flournoy, avec un sourire aussi bienveillant que narquois, — si vous êtes ainsi faits, inutile de tenter de résister à votre nature; vous appartenez, et il n'est pas besoin d'en rougir, à une intéressante espèce de bipèdes ... dont je me félicite de ne pas faire partie."

Dans *Métaphysique et psychologie* Flournoy applique, avec beaucoup de fermeté, sa thèse dualiste au rapport des faits de conscience avec les phénomènes physiologiques qui leur sont simultanés. En des déclarations dont l'absoluité rappelle Spinoza, ou, si l'on veut, David Hartley (pour ne pas nommer d'auteurs plus modernes), il affirme que „chaque terme de la série psychique a pour pendant un terme défini de la série physiologique". Mais, plus il tient à ce principe du „parallélisme psychophysique", comme à l'axiome constitutif, à l'idée maîtresse de la psychologie expérimentale, instrument nécessaire qui se justifie par une inépuisable fécondité pratique,[1]) plus il insiste aussi sur le fait que ce principe même interdit toute tentative pour expliquer l'un de ces ordres de phénomènes par l'autre, toute réduction prétendue des faits mentaux à des faits purement physiques, ou même toute manœuvre tendant à insérer subrepticement dans l'une des deux chaînes quelque anneau qui appartient à l'autre: „On ne fait pas, dit-il, une guirlande avec un mélange de fleurs des champs et de fleurs de rhétorique."

Des deux sortes de faits ainsi distingués, tandis que les uns sont de simples mouvements mécaniques, les autres sont „conscients". Flournoy, dans *Métaphysique et psychologie,* élimine sans hésitation le *tertium quid* auquel plus d'un philosophe a cru devoir recourir, à savoir „l'inconscient" psychologique. On pourrait se demander s'il a toujours maintenu strictement cette exclusion: en tous cas on la voit revêtir une signification bien moins radicale qu'on n'eût pu le supposer tout d'abord, lorsque Flournoy en vient, bientôt, à faire une place considérable à la cryptomnésie, aux raisonnements et imaginations de nos individualités sous-jacentes, bref à la „conscience subliminale", — pour parler (après Herbart) comme Fréd. Myers, à qui, pour le dire en passant, Flournoy a consacré une intéressante notice.

* * *

[1]) L'hypothèse du parallélisme, que plus d'un psychologue moderne — et Flournoy ne le cachait point — veut restreindre à une part de la vie mentale, si elle a rendu de grands services dans certains domaines de la psychologie, s'est-elle vraiment montrée utilisable partout? et n'est-il pas arrivé plutôt, qu'en lui attribuant une portée excessive, on se soit parfois inféodé à des préjugés qui ont compromis l'exactitude et la richesse de l'observation psychologique?

Ses études, en effet, devaient l'attirer très habituellement dans un domaine qui n'est ni celui du simple mécanisme physique, ni celui de la conscience proprement dite. Car, à côté de l'audition colorée (à laquelle il a consacré un livre)[1]) et de tant d'autres sujets dont il a traité soit dans ses cours, soit dans des articles donnés aux *Archives de psychologie,*[2]) Flournoy s'est beaucoup intéressé aux phénomènes du soi-disant spiritisme. Dans cette Genève où, au milieu du siècle dernier déjà, le comte Agénor de Gasparin et Marc Thury avaient eu à s'occuper de métapsychique à propos des tables tournantes, Flournoy se trouvait conduit à prendre souvent pour objet de son examen scientifique les phénomènes qu'il voyait se produire dans divers cercles spirites accessibles à ses investigations.

Il eut la chance, en particulier, de pouvoir étudier pendant cinq ans environ une personne intelligente et d'un caractère élevé, qui présentait un riche ensemble de phénomènes d'automatisme, de somnambulisme avec personnifications multiples, et de glossolalie. L'exposé des faits ainsi recueillis par Flournoy, entremêlé parfois de considérations méthodologiques ou de digressions sur d'autres sujets d'intérêt général, accompagné enfin de conclusions, remplit le fort volume intitulé *Des Indes à la planète Mars* (1900) et un supplément de 150 pages paru, sous le titre de *Nouvelles observations,* dans le premier volume des *Archives de psychologie.*

On ne saurait trop admirer l'ingéniosité déployée par l'observateur de Mlle Hélène Smith (c'est le pseudonyme sous lequel il la désigne), d'abord pour rassembler le plus de faits possibles, observés dans les meilleures conditions d'exactitude, puis pour dénicher, soit dans les tendances du médium, soit dans ce qu'elle a pu voir ou entendre jadis, les mobiles qui lui suggèrent subliminalement et les matériaux qui lui permettent de composer ses visions et ses rôles actifs. Avec quelle persévérance l'avisé psychologue n'a-t-il pas questionné, non seulement Mlle Smith et son entourage, mais le tiers et le quart! Avec quel zèle n'a-t-il pas fouillé les bibliothèques, se demandant s'il ne finirait pas par y trouver, dans quelque revue illustrée une image, dans quelque livre oublié

---

[1]) *Des phénomènes de synopsie.* Paris et Genève, 1893.

[2]) Cette revue a été créée, en 1902, par Flournoy lui-même et par M. le professeur Ed. Claparède.

une phrase qui aient pu contribuer à garnir les magasins obscurs d'où le somnambulisme du sujet intransé tire ses richesses. Tant de recherches ne sont point demeurées stériles: Flournoy a fini par découvrir à peu près tout le nécessaire; et, l'analogie aidant pour les deux ou trois points où subsistait quelque lacune documentaire, il a pu conclure que les phénomènes si variés, souvent si étonnants, qu'il avait observés chez Mlle Smith se laissent expliquer sans qu'il y ait aucune raison de recourir à la prétendue action d'esprits désincarnés: tout provenait en réalité du médium lui-même ou d'influences involontairement exercées sur lui par les assistants.[1])

On retrouve le même point de vue général dans les mélanges de psychologie et de métapsychique réunis sous le titre de *Esprits et médiums* (1911), et parmi lesquels il faut signaler la conférence faite, sous ce titre même, à l'Institut général psychologique de Paris en 1909.

De tous ces ouvrages l'impression se dégage — Flournoy, du reste, l'avouait sans réticence — qu'il n'éprouvait aucune sympathie religieuse pour le spiritisme: cette doctrine lui paraissant beaucoup plus lamentable que consolante par ce qu'elle prétend nous révéler de l'état des âmes après la mort. Mais cela n'empêchait pas qu'il s'efforçât de se prémunir contre tout dogmatisme négatif, et se tînt constamment prêt à se laisser convaincre de l'action des désincarnés sitôt qu'on lui en aurait fourni une preuve vraiment solide.

En effet, s'il possédait éminemment cette qualité de l'esprit scientifique, qui oblige à examiner avant d'affirmer, à critiquer sévèrement toute observation comme toute démonstration, et à se montrer d'autant plus exigeant à cet égard qu'il s'agit de choses plus extraordinaires, Flournoy avait aussi — et cela est moins commun — une intelligence libre de tout préjugé, toujours avide de se corriger, toujours prête à accueillir, pourvu qu'ils soient authentiqués, les faits les plus imprévus, les plus gênants pour nos

[1]) A propos du „roman martien" de Mlle Smith, Flournoy fait observer (et cette remarque peut s'appliquer à beaucoup d'autres productions médiumiques) le caractère puéril de l'imagination qu'on y voit à l'œuvre; il semble qu'y réapparaisse, pour agir, un état antérieur de la personnalité, dépassé par elle aujourd'hui, mais qui subsiste subliminalement avec toute sa naïveté, ses ignorances de jadis, et toute sa verve enfantine.

théories les mieux assises. Si Flournoy repousse le spiritisme, c'est donc, simplement, parce qu'il a vu jusqu'ici se résoudre en phénomènes de psychologie subliminale toutes les prétendues manifestations de désincarnés dont il lui a été donné de prendre connaissance; mais, d'autre part, il tient pour établie la réalité de la télépathie et même de la télécinésie. Bien plus: on peut le croire quand il nous dit qu'il n'aurait pas demandé mieux que de se trouver enfin, dans ses études sur le spiritisme, en face de quelque chose d'absolument irréductible aux seules puissances mentales des vivants, de quelque chose qui fût venu bouleverser tout ce qui nous paraît acquis. En parlant ainsi, Flournoy est sincère: il ne fait que donner essor à l'une de ses dispositions caractéristiques. Les boutades, les mots de Gavroche, dont il semait volontiers ses discours et qui maintes fois ont jailli de sa plume, n'étaient qu'un indice, une manifestation superficielle de son profond instinct d'indépendance à l'égard du convenu, de son irrespect pour toute tradition enkylosée, de son incessant besoin d'ouvrir les fenêtres pour voir si rien de „scandaleux" n'apparaîtrait peut-être, enfin, à l'horizon[1]).

* * *

C'est cette hardiesse émancipatrice qui lui avait permis, à lui, élève de Karl Vogt, de conserver ses convictions intimes en bravant les foudres du matérialisme dit scientifique; c'est elle qui, d'un autre côté, le rendit capable de passer par-dessus les protestations que pouvait susciter et par-dessus toutes les difficultés que comportait en soi l'extension des procédés de l'observation scientifique aux faits de l'ordre religieux.

En 1903, il exposait dans les *Archives* la possibilité, le droit à l'existence, l'utilité d'une psychologie religieuse constituée à l'instar de toutes les autres branches de la psychologie moderne, et il formulait les principes qui doivent la diriger.[2])

Nous dirons tout à l'heure un mot de ces principes; commençons par signaler les études essentielles, consacrées par Flournoy à la science dont il s'agit. Sans revenir sur celle qui a été mentionnée plus haut *(Le génie religieux),* on doit placer ici le petit

---

[1]) Voir *Archives de psychologie*, juin 1913, pages 173—176.

[2]) Cet article sur *Les principes de la psychologie religieuse* a paru, la même année, en brochure.

volume où il traite de la *Philosophie de W. James* (1911). Témoignage rendu au génial et noble ami que Flournoy venait de perdre, cet ouvrage, admirable par la compréhension sympathique et par la clarté de l'exposition, riche en renseignements précis comme en réflexions suggestives, n'appartient pas exclusivement à la psychologie religieuse: il y aboutit toutefois par maintes avenues; et comment en pourrait-il être autrement puisqu'il traite de l'auteur du livre sur les *Variétés de l'expérience religieuse.*[1])

Mais c'est décidément et entièrement à la psychologie religieuse qu'est consacré le dernier travail important qu'ait publié Flournoy,[2]) sous ce titre: *Une mystique moderne.* Il s'agit d'une vaste correspondance adressée au psychologue par Mlle Cécile Vé (encore un pseudonyme, bien entendu) et que Flournoy commente avec une grande pénétration. Le „sujet", du reste, s'y prêtait d'une façon tout à fait exceptionnelle. Femme d'une remarquable culture, activement occupée d'une grande tâche pédagogique à laquelle elle se dévoue de tout son cœur, et, d'autre part, engagée dès sa prime jeunesse dans une lutte intérieure d'une intensité terrible entre un tempérament qui souvent se déchaîne en obsessions érotiques et une conscience spirituelle d'une grande élévation, Mlle Vé, à partir d'un certain moment, se trouve soutenue par le sentiment, qui s'impose parfois à elle, que quelqu'un d'invisible est là dont la présence la calme et l'apaise. Plus tard ce phénomène fait place à de véritables extases mystiques, dans lesquelles Mlle Vé „se laisse aller dans l'infini" et d'où elle ressort „brisée de fatigue, mais remplie de joie de l'absolue certitude de la réalité du divin." Pour finir, cependant, — protestante qu'elle est dans les moëlles, et bien plus morale encore qu'elle n'est imaginative, — Mlle Vé arrive à ne plus attacher qu'une valeur fort limitée à ces états d'âme exceptionnels, dont il lui serait impossible de faire bénéficier son prochain: ce sont, en quelque sorte, des gâteries de l'ordre spirituel, mais non point le vrai pain de vie! „Comment serais-je éternellement satisfaite de ce qui n'est pas transmissible? Ce serait redescendre, loin de la route où Christ a marché; ce serait revenir à un Dieu qui favorise quelques élus — et de ces élus je ne veux pas être!... Il m'est

---

[1]) On y trouve, en appendice, le compte-rendu que Flournoy avait donné de ce livre dans la *Revue philosophique* (Paris), en 1902.

[2]) Sous la forme d'un double cahier des *Archives* (224 pages), mai 1915.

déjà arrivé de douter que cette Expérience me soit venue d'en haut. C'est trop dire; elle m'a fait faire un pas immense que je n'eusse pas fait sans elle; mais il faut aller plus loin qu'elle encore; — je ne sais comment, mais ma conscience ne peut pas me tromper: il faut arriver au Dieu qui se donne et se communique."

A lire ce livre étrange et palpitant, on se sent pénétré de sympathie pour l'âme héroïque qui, à force d'honnête vaillance, a triomphé dans de si rudes batailles et qui, même, a tenu à ce qu'il ne restât rien de louche ou de chimérique en sa victoire. Mais on admire, en même temps, le savant et sage confident dont les conseils contribuèrent à rendre cette victoire possible et qui, sans y nuire, a su obtenir, de celle dont il était devenu le „directeur" laïque, des confessions si détaillées, si intelligentes, d'un si vif intérêt; on admire l'habile psychologue qui fait, à l'occasion de ces précieux documents, tant de fines remarques et qui, pour conclure, présente sur la psychanalyse et les diverses écoles qui s'en réclament quelques réflexions importantes.[1]) Toutefois, pour apprécier fort les études de psychologie religieuse que Flournoy nous a données, je n'accepte pas sans sourciller la façon dont il a formulé les principes qui doivent, à son gré, lui servir de base: „interprétation biologique des phénomènes religieux", avec „exclusion de la transcendance", c'est-à-dire avec abstention de toute thèse, soit négative soit positive, concernant la possibilité d'une relation véritable entre l'âme humaine et Dieu. Il peut sembler, à première vue, — et, sans doute, Flournoy le pensait-il — que ces principes ne sont qu'une transcription spéciale du dualisme préconisé par lui dès le début et dont il avait fait alors une application au parallélisme psychophysique. Quant à moi, je n'arrive point à me le persuader: le second principe énoncé me paraît réduit à néant par les termes exprimant le premier. En effet, déclarer que l'on poursuivra „l'interprétation biologique" des phénomènes religieux, ce n'est pas seulement se donner pour tâche d'observer l'ensemble des faits physiologiques et psychologiques qui peuvent précéder, entourer et suivre ce qu'un homme pieux estime constituer un état de contact entre le fond le plus intime de sa personne et la divinité: c'est se proposer de réduire ce prétendu contact avec l'Esprit suprême à

[1]) Sur la nécessité de corriger la terminologie freudienne, voir p. 200 et suiv., et 220.

n'être qu'un produit de la vie physiologique, une „sublimation“ de tel ou tel de nos instincts organiques. Dès lors le point de vue religieux et le point de vue „biologique“ ne se trouvent pas, en face l'un de l'autre, dans une situation analogue à celle où l'on peut placer la série des faits de conscience à côté de la série des faits mécaniques auxquels le système nerveux sert de théâtre. Le parallélisme psychophysique affirme simplement la simultanéité de ces deux ordres de faits, en s'abstenant d'expliquer ou d'interpréter l'un par l'autre; tandis qu'ici l'on pose en principe „l'interprétation“ biologique du fait religieux.

Qui ne voit la gravité des questions métaphysiques et éthiques engagées dans ce programme? Ramener l'obligation morale à n'être que le résultat de mobiles appartenant au domaine de l'utilité personnelle ou sociale, proclamer l'homogénéité de la „vie éternelle“, que se figure atteindre l'âme pieuse, avec cette „vie“ caduque, dont nous participons comme font tous les animaux, supprimer la différence si marquée dans le langage religieux entre l'âme (ψυχη) et l'esprit (πνευμα), voilà ce que me semble impliquer la théorie biologique de la religion, et voilà ce que n'admettra pas sans résistance quiconque estime qu'une telle réduction dépasse en impossibilité celle — que rejette le parallélisme psychophysique — entre les faits de conscience et de simples mouvements mécaniques: car „la distance infinie“ qui sépare ces deux derniers ordres de phénomènes „figure“ à peine „la distance infiniment plus infinie“ qui sépare de tous les trésors de la biologie la moindre expérience authentiquement religieuse. Tôt ou tard, sans doute, nous arriverons à faire de l'or avec du cuivre, en manigançant comme il faudra les éléments des atomes; quant à tirer un fait de conscience des ondes physiques les plus rapides et les plus complexes, il semble qu'il n'y faille pas songer: ce sont là deux sortes de réalités qui ne sont point transformables l'une dans l'autre, quoique nous voyions constamment l'une accompagner l'autre et s'appuyer sur elle. Eh! bien, il n'est pas non plus d'alchimie qui puisse de notre instinct vital „tirer un mouvement de vraie charité“, de nos émotions animales extraire le devoir, d'une sublimation de notre égoisme faire l'harmonie avec Dieu. Quelque beau que cela puisse être souvent — et, parfois, vénérable, — „ce qui est né de la chair est chair“ et dès lors réduit à périr; seul „ce qui est né de l'esprit est esprit“ et, par conséquent, éternel.

LAUSANNE PH. BRIDEL

□□□